

REVUE
ARCHÉOLOGIQUE

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION

DE MM.

ALEX. BERTRAND ET G. PERROT

MEMBRES DE L'INSTITUT



TROISIÈME SÉRIE. — TOME XII

JUILLET—DÉCEMBRE 1888



PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

28, RUE BONAPARTE, 28

1888



Peu 8° 1625

MÉMOIRE

RELATIF AUX

FOUILLES ENTREPRISES PAR LES R. P. DOMINICAINS

Dans leur domaine de Saint-Étienne, près la porte de Damas,

A JÉRUSALEM

PAR LE BARON LUDOVIC DE VAUX

Dans une courte note publiée dans la *Revue archéologique* (juin 1886), nous relations la découverte d'un antique hypogée, faite par les Pères Dominicains à Jérusalem, dans leur domaine de Saint-Étienne. Depuis lors, les fouilles ont continué, lentement, car les fonds manquent souvent, et l'on a mis au jour des mosaïques, quelques inscriptions et de nombreux débris de monuments anciens.

Nous avons pensé qu'une étude d'ensemble sur ce sujet pourrait intéresser les lecteurs de la *Revue*. Nous venons leur offrir le résultat de nos recherches.

A la fin de l'année 1881, un pauvre cordonnier grec se rendait acquéreur d'une portion de terrain située au nord de la Grotte de Jérémie. Quelques restes antiques, découverts par hasard, lui donnèrent l'idée de fouiller en tous sens le sol de sa propriété. Il découvrit des ruines qu'on attribua presque aussitôt à la basilique construite par l'impératrice Eudoxie sur l'emplacement même du martyre de saint Étienne. Puis, on retrouva les fondations d'une église dont le pavage était intact et dont les murs avaient encore près d'un mètre de hauteur (angle nord-ouest de la propriété, près la route de Naplouse). Aux alentours, de vastes citernes et des débris considérables semblaient indiquer la place du couvent attenant à l'église. Ça et là, des fragments de colonnes, ayant jusqu'à 0^m,85 et 0^m,90 de diamètre, se mêlaient à

des pierres tombales et à des portions de mosaïque d'un grand caractère et d'un beau dessin.

Dans l'église même, se trouvait un rétable magnifique, représentant les douze Apôtres, dont la peinture était encore surprenante de fraîcheur et de conservation. Malheureusement on voulut lui rendre son éclat primitif, et, pour y parvenir, on enduisit la pierre d'un liquide corrosif qui fit tout disparaître. On ne saurait trop déplorer la destruction d'un si précieux monument.

C'est alors que le R. P. Mathieu Lecomte¹, si prématurément enlevé à l'affection de tous ceux qui le connaissaient, chargea le R. P. Ratisbonne, à la fin de 1882, de négocier pour lui l'achat du terrain en question. Grâce aux bons offices de notre consul, M. Langlais, et au zèle des négociateurs, l'affaire fut menée avec la plus grande rapidité, et, chose inouïe, terminée dans les vingt-quatre heures.

L'acte de cette première acquisition porte la date du 27 décembre 1882. En octobre 1883, les Dominicains achetèrent d'autres terrains attenant au premier; et une troisième acquisition fut faite, au nord des précédentes, vers le mois de juillet de la même année. Ce n'est toutefois qu'au commencement de 1884 que les Pères prirent effectivement possession de l'ensemble de ces terrains.

L'hypogée, dont nous avons déjà entretenu nos lecteurs, fut découvert le 6 ou le 7 mai 1885, en creusant les fondations du mur d'enceinte du domaine²; situé au sud-est, il s'étend dans la direction de la colline voisine qui sert de cimetière aux musulmans.

La distance en ligne droite de l'hypogée à la Grotte de Jérémie est de 100 mètres environ; de la Grotte de Jérémie à la porte de Damas il y a 180 mètres ou à peu près: la distance *maxima* de l'hypogée à la porte de Damas est donc de 280 mètres. Nous sommes loin des 3 stades assignés par Josèphe comme s'étendant

1. Le R. P. Mathieu Lecomte et notre ancien consul, M. Langlais, morts à Jérusalem, sont enterrés dans la chapelle mortuaire établie dans l'hypogée.

2. Voir la *Revue archéologique*, numéro de juillet 1886, p. 373.

dant entre les murs de Jérusalem et le tombeau d'Hélène, et l'hypothèse si séduisante d'avoir enfin retrouvé la dernière demeure de la reine d'Adiabène nous semble devoir être encore une fois écartée, quelque regret que nous en puissions avoir.

Jadis, on devait entrer de plain-pied dans ce vaste séjour de la mort : nulle part on n'a trouvé trace d'escalier.

Les Pères ont recouvert de voûtes le grand espace qu'occupait la cour d'entrée : c'est la chapelle dite des Morts et des Agonissants, entièrement moderne, s'appuyant contre l'hypogée pris dans sa plus grande largeur, et à laquelle mène un long escalier de 27 marches (œuvre des Pères) ¹ ayant environ 1^m,60 de largeur.

Une seule et unique porte donnait accès dans l'intérieur du monument ; elle est petite, rectangulaire, unie et sans aucun ornement.

A gauche de la porte d'entrée, une chambre (chapelle des Mourants) renfermait six tombes creusées à 1 mètre de profondeur dans le rocher. Le n° 6 était divisé en deux compartiments, et sur le n° 2 se lisait une inscription grecque dont nous parlerons plus loin.

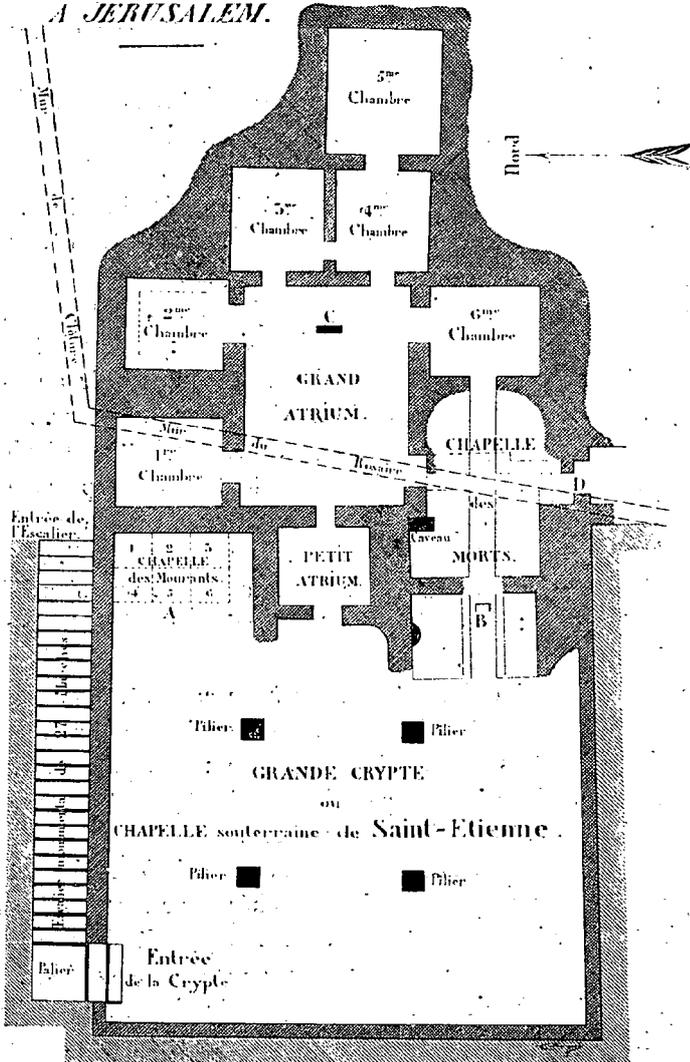
Après avoir franchi l'entrée, on se trouve dans une salle ou petit atrium (2^m × 2^m,50) précédant un second atrium qui ne mesure pas moins de 4^m,25 sur 5^m,40 et qui a près de 3^m,50 de hauteur. La paroi ouest de cette salle, toute taillée dans le rocher, s'était jadis brisée sous l'action du temps ou des tremblements de terre, et on l'avait reconstruite en pierres sèches. C'est ce même mur qui, cédant à son tour, livra subitement passage aux terrassiers en train de creuser des fondations en cet endroit.

Le P. Mathieu Lecomte l'a fait rétablir en bon appareil, en respectant son alignement primitif et en y figurant les deux portes qui s'y trouvaient autrefois ².

1. A l'angle nord-ouest de cette cour d'entrée, on a mis au jour une bande de mosaïque blanche, large d'un mètre, et paraissant se diriger vers le nord. Il serait intéressant de savoir jusqu'où elle allait, et si elle faisait comme une sorte d'allée aboutissant à l'hypogée qui nous occupe en ce moment.

2. Autour de cette salle, on peut voir des traces de bandeaux sans aucun ornement et faisant légèrement saillie.

ANTIQUE HYPOGÉE
 Dans la propriété de SAINT-ÉTIENNE
 A JERUSALEM.



Dans le grand *atrium*, au point C, et à 0^m,50 de profondeur au-dessous du sol, on a mis au jour une sorte de coffret en cuivre, tout corrodé par le temps et les cendres qui l'entouraient. Sa longueur ne dépasse pas 0^m,50 et c'est peut-être un sarcophage d'enfant.

Sur ses côtés finement travaillés, on peut reconnaître des couronnes dans des guirlandes de feuillage artistement enlacées et deux figures paraissant tenir une urne. Le style de ce curieux coffret semble gréco-romain, ou peut-être gréco-judaïque.

A droite, à gauche et en face de l'entrée, s'ouvrent, dans les parois du grand *atrium*, des portes qui donnent accès dans des chambres funéraires, indiquées au plan sous les n^{os} 1, 2, 3, 4, 6.

Ces chambres sont à peu près identiques : hautes de 2 mètres environ, elles se composent chacune d'un couloir au milieu, ayant 0^m,80 de large sur 2^m,50 environ de profondeur. A droite et à gauche, à hauteur de 1 mètre, une couchette funéraire; en face, en travers, une troisième couchette à deux places où les morts devaient être placés *tête bêche*, sauf dans la chambre n^o 4 qui communique par une porte avec la chambre n^o 5. Les couchettes ont toutes, le long de l'allée centrale, un rebord de 2 à 3 centimètres : la tête du défunt reposait sur une sorte de nimbe ménagé dans le roc. Le centre des couchettes est creusé suivant un plan incliné qui vient aboutir à un conduit, lequel conduit débouche en dessous, dans une sorte de puisard qui sert pour les trois couchettes d'une même chambre : une petite ouverture permet d'arriver jusqu'à ce puisard qui est généralement creusé sous la couchette de droite en entrant.

Il est possible que ces puisards aient servi d'ossuaires et qu'on y entassât les corps une fois desséchés pour les remplacer par d'autres sur les lits mortuaires. On expliquerait ainsi le nombre considérable d'ossements retrouvés dans ces excavations.

Enfin, tout à fait au fond de l'hypogée s'ouvre une chambre funéraire (n^o 5) à laquelle on accède par deux marches très hautes. Elle contenait trois cuves mortuaires entaillées dans le rocher même et dont les couvercles ont disparu.

On peut voir sur les parois de la chambre *des traces de bandeaux*, mais les cuves elles-mêmes n'ont pas le moindre ornement. Leur dimension est d'environ 2^m,40 de longueur sur 1 mètre de largeur; celle du fond est un peu plus grande.

Sans aucun doute ces tombes ont été violées et pillées jadis¹.

Dans la chapelle des Morts, il y avait plusieurs sépultures en contre-bas de 1^m,60 environ, par rapport au niveau de l'hypogée. Là se trouvait une quantité incroyable d'ossements recouvrant une dizaine d'auges mortuaires creusées dans le roc. Sur un sarcophage brisé, en pierre dure et lourde, on a relevé une grande croix (ayant 0^m,30 × 0^m,30 indiquant) évidemment un tombeau chrétien. Le P. Mathieu Lecomte a fait couvrir cet ensemble de sépultures d'une voûte soutenant un dallage à la hauteur, à peu près, du sol de l'hypogée. Une ouverture permet de descendre dans la crypte ainsi formée, où l'on peut circuler aisément.

Dans tout l'intérieur du monument, assez exactement orienté *est et ouest* (l'entrée regardant l'occident), le rocher a été taillé et poli avec soin : il paraît qu'on y a trouvé quelques lampes en terre, pareilles à celles dont se servaient les premiers chrétiens; nous n'avons pu parvenir à nous en assurer.

En résumé, il y avait place pour plus de trente personnes dans cette vaste nécropole, qui ne compte pas moins de 15 à 16 mètres de longueur, sur une largeur d'environ 10 mètres.

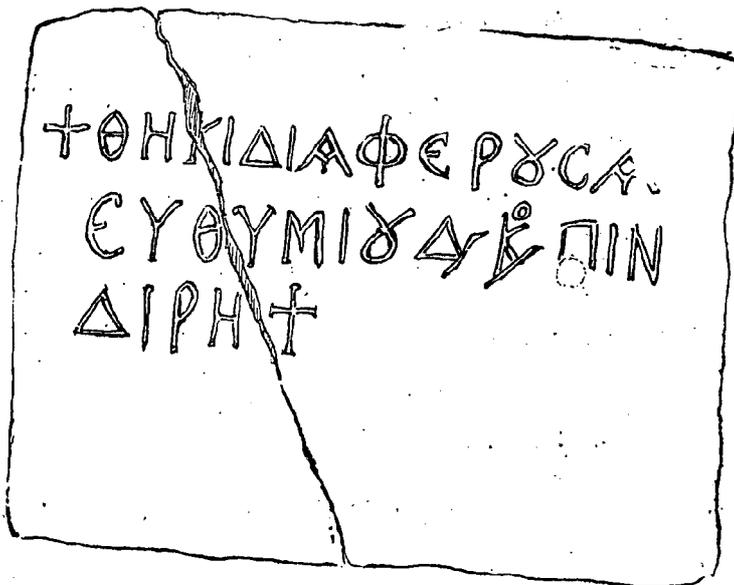
Cet hypogée semble faire partie de tout un groupe de tombeaux signalés dans les environs de la Grotte de Jérémie, vers le nord. On a retrouvé là plusieurs autres excavations funéraires, moins considérables, il est vrai, que celle qui nous occupé en ce moment; et il serait du plus grand intérêt de savoir si elles se reliaient aux fameuses Cavernes Royales dont faisait partie la grotte même qui porte le nom du chantré des Lamentations.

L'épithaphe grecque, dont nous avons parlé plus haut, a été relevée sur la tombe n° 2 de la chapelle dite des Mourants (A).

1. Voir la *Revue archéologique*, numéro de juin 1886, p. 473-474.

Gravée grossièrement sur une dalle de pierre dure brisée, elle a 0^m,70 de hauteur sur 1 mètre de longueur. L'inscription se lit couramment : Θήκη διαφέρουσα Εὐθυμίου διακόνου πινδιρη. Le mot πινδιρη est intraduisible et n'a aucun sens.

Le P. Germer-Durand¹ propose de rétablir πινθηρη (*funera lugubria*) au lieu de πινδιρη. Il traduit alors : *Cercueil renfermant les déplorables (restes) du diacre Euthyme.*



Autre traduction presque identique : *Monument funèbre contenant (le corps) du diacre Euthyme.*

D'autres personnes ont voulu voir l'indiction dans les deux abréviations Δ, Κ?; cela est peu probable.

Un des savants les plus estimés et les plus écoutés en la matière, M. de Rossi, ne serait pas éloigné de voir un nom propre dans πινδιρη, probablement celui de la femme d'Euthyme. La

1. Voir la note du P. Germer-Durand dans le numéro du *Pèlerin* du 14 novembre 1887.

différence de construction du nom de l'homme et de celui de la femme avec la phrase $\theta\acute{\eta}\lambda\eta\eta\ \delta\iota\alpha\phi\acute{\epsilon}\rho\omicron\upsilon\sigma\sigma\alpha$ n'est pas une difficulté insurmontable. La formule en question et ses semblables se rencontrent aussi bien avec le génitif qu'avec le datif, comme on le voit dans des exemples nombreux du *Corpus inscr. Græcarum*; des inscriptions de la Syrie, publiées par M. Waddington; dans celles de l'Attique recueillies par M. Bayet, etc. Sans doute, l'irrégularité des deux modes de construction réunis dans le même contexte n'est pas excusable; mais les auteurs d'épigraphes chrétiennes ne se piquaient pas toujours d'exactitude grammaticale.

Quant à identifier le diacre Euthyme, dont il est ici question, avec le célèbre Père du Désert, abbé et chef des anachorètes de Palestine au v^e siècle, le même qui ramena l'impératrice Eudoxie à la foi orthodoxe, il ne saurait en être question; la chose ne paraît pas possible.

Saint Cyrille, le biographe de saint Euthyme, nous dit bien que le corps du saint abbé, après avoir été enterré dans sa cellule à quelques lieues de la Ville Sainte, fut ensuite exhumé par les soins de l'évêque de Jérusalem, puis transféré en grande pompe dans la Cité de David et placé dans *une grande et belle église*; mais, s'il y a similitude de nom, nous ne pensons pas qu'il y ait similitude de personne.

Plusieurs hypothèses ont été mises en avant relativement à la destination de l'hypogée qui nous occupe. Les uns ont voulu y voir le tombeau d'Hélène, reine d'Adiabène, et nous penchions nous-même volontiers vers cette opinion; les autres se sont demandés si ce ne serait pas le tombeau des Hérodes, des Asmonéens, d'Alexandre Jannée ou du grand-prêtre Jean. D'autres, enfin, ont émis l'idée que ce pourrait bien être simplement un monument chrétien, peut-être même une crypte dépendant de la basilique d'Eudoxie qui s'élevait à une certaine distance de là.

Voyons ce qu'il faut retenir de ces opinions diverses, dont aucune ne nous paraît admissible.

Tombeau d'Hélène. — Hélène, reine d'Adiabène¹, vivait dans le 1^{er} siècle de l'ère chrétienne. Pendant une famine prédite par Agabus, elle acheta de ses deniers une grande quantité de blé à Alexandrie, du raisin sec dans l'île de Chypre et fit distribuer ces provisions à Jérusalem aux plus pauvres habitants. Josèphe, qui rapporte ce fait, ajoute qu'elle embrassa la religion judaïque avec son fils Izates vers l'an 45 de J.-C. Orose écrit, au contraire, que l'un et l'autre se firent chrétiens².

Quoi qu'il en soit, après avoir abjuré la religion de ses pères, Hélène séjourna quelque temps à Jérusalem avec Izates. De retour dans sa patrie, elle ne tarda pas à mourir, et Izates la suivit de près dans la tombe. Son frère, Monobaze, fit reconduire dans la Ville Sainte leurs dépouilles mortelles et les fit inhumer dans les pyramides élevées à cet effet par Hélène, de son vivant. Il est permis de supposer que plusieurs membres de cette famille royale vinrent se fixer dans la Cité de David, car, après avoir relaté que le palais de la reine d'Adiabène était sur le mont Acra, et que sa sépulture s'élevait à 3 stades des murs de la ville, non loin du monument du Foulon, Josèphe³ nous dit également qu'Izates avait vingt-quatre fils, dont cinq furent élevés à Jérusalem, près de leur aïeule Hélène, dans les principes de la religion judaïque. Monobaze⁴, autre fils d'Hélène, avait également un palais sur les pentes d'Ophel⁵. Une autre princesse de cette famille, du nom de *Crapta*, résidait dans la Ville Sainte, ainsi qu'un second Monobaze et Sénébée, également de la race royale d'Adiabène.

Donc, quatre palais, d'après Flavius Josèphe, appartenaient à divers proches parents d'Hélène à Jérusalem, et nous voyons

1. L'Adiabène, province située sur la rive gauche du Tigre et arrosée par le petit et le grand Zab (Kurdistan), tantôt garda son indépendance et tantôt fit partie des grands empires perse, séleucide, parthe et sassanide.

2. Cf. Josèphe, *Ant. Jud.*, livre XX, chap. II; Orose, livre VII, chap. VI; Eusèbe, *Hist.*, liv. II, chap. XI; Adon, en la *Chron. Baronius*, A. C. 44.

3. Josèphe, *Antiq. jud.*, liv. XX, chap. II.

4. Josèphe, *Antiq. jud.*, liv. XVI, chap. II.

5. Josèphe, *Guerre des Juifs*, liv. VI, chap. xxxvi.

Titus, lors de la prise de cette ville par les Romains, accueillit avec bienveillance les fils et les frères d'Izates qui s'étaient rendus auprès de lui pour implorer sa clémence. Enfin, le monument funèbre d'Hélène fut respecté par les légions romaines lorsqu'elles rasèrent tout ce qui gênait les approches de la place du côté du nord.

D'où l'on peut conclure que le tombeau d'Hélène et ses environs immédiats durent recevoir un nombre assez considérable de dépouilles mortelles provenant des membres de sa famille décédés dans la Ville Sainte et qui voulurent sans doute dormir leur dernier sommeil auprès de leur illustre aïeule. Toutefois, on ne peut affirmer, avec Josèphe, qu'une seule chose : c'est qu'Hélène et Izates furent déposés, l'un près de l'autre, dans un même monument qui s'élevait à 3 stades de la muraille nord de Jérusalem, en face de la porte qu'*encadraient les tours dites des Femmes*.

« La troisième muraille commençait à Hippicus, d'où elle s'étendait vers le nord jusqu'à la tour Pséphina ; de là, elle passait en se prolongeant vis-à-vis des monuments d'Hélène, reine d'Adiabène et mère du roi Izates. Elle traversait ensuite les Cavernes Royales ; parvenue non loin du monument dit du Foulon, elle faisait un coude à une tour d'angle, et, se rattachant à l'antique péribole, elle se terminait au vallon du Cédron. Cette muraille est l'ouvrage du roi Agrippa¹..... »

Or, il est reconnu aujourd'hui que les Cavernes Royales ne sont autres que les immenses carrières qui s'ouvrent sous Bezétha, à l'extérieur des murailles actuelles et à l'est de la porte de Damas, carrières dont la grotte dite de Jérémie faisait primitivement partie, ayant été séparée du reste des cavernes par Hérode Agrippa, vers l'an 43 de notre ère.

D'autre part, Hippicus s'élevait près de la porte actuelle de Jaffa ; Pséphina a été identifiée avec le kasr Djaloud (château de Goliath). D'où l'on peut se rendre compte que le tracé de la troi-

1. Josèphe, *Guerre des Juifs*, liv. V, chap. iv, ...

sième enceinte, dite d'Agrippa, différait peu du tracé des murailles actuelles *du côté de l'ouest et du nord*.

A l'est de la porte de Damas, qui occupe l'emplacement de celle que flanquaient les tours dites *des Femmes* mentionnées par Josèphe, on remarque sur le rocher, à l'extérieur des remparts, des traces non équivoques de travail ancien remontant, selon toutes probabilités, à l'époque d'Agrippa. Enfin, dans la bâtisse même de la porte de Damas, on distingue sans peine une arcade antique à moitié ensevelie et enclavée dans la construction musulmane, œuvre de Soliman, qui ne date que de 1534.

Au moyen âge, et même plus tard, cette porte se nommait porte de Saint-Étienne, à cause de la proximité de l'église élevée par les Croisés sur les ruines de la basilique qu'Eudoxie avait fait construire à la place même de la lapidation du proto-martyr.

Ici se posent deux questions qui paraissent insolubles, au moins pour le moment :

1° Les pyramides d'Hélène étaient-elles creuses, comme celles d'Égypte?

2° Était-ce seulement un bloc de maçonnerie, sous lequel s'étendaient des souterrains plus ou moins vastes, devant servir de lieu de sépulture?

M. V. Guérin¹, dans son bel ouvrage sur la Terre Sainte, n'émet pas d'opinion précise à cet égard, mais il croit que la première des trois pyramides servait sans doute de vestibule aux deux autres, lesquelles renfermaient chacune probablement une chambre sépulcrale, l'une consacrée à Hélène et l'autre à son fils Izates. Évidemment, nous sommes ici en plein domaine de l'hypothèse, et rien n'empêcherait de supposer que sous ces pyramides pouvaient régner des caveaux funéraires, creusés dans le roc, comme au tombeau des Macchabées, à Modin.

Reste enfin la distance de *3 stades* indiquée par Josèphe² comme existant entre le monument d'Hélène et les murs de Jérusalem.

1. V. Guérin, *La Terre Sainte*, t. I, p. 72.

2. Josèphe, *Antiq. jud.*, liv. XX, chap. iv.

Si l'on compte par stade olympique de 185 mètres, on arrive à un total de 555 mètres; si on se sert du stade judaïque, sans doute adopté par Josèphe et qui était de 140 mètres, on trouve 420 mètres. Or, l'hypogée dont nous nous occupons ici est à 280 mètres au plus de la partie de l'enceinte la plus rapprochée. Il ne nous semble donc pas possible de l'identifier avec le monument d'Hélène, quelque exagérées dans un sens ou dans l'autre qu'on puisse considérer les mesures données par Josèphe.

Toutefois, il est évident que, si jamais on retrouve des traces de ce tombeau célèbre, ce sera dans les environs immédiats du domaine de Saint-Étienne, car saint Jérôme nous dit clairement dans l'építaphe de sainte Paule : « Quid diù moror? ad lævam mausoleo Helenæ derelicto quæ Adiabenorun regina in fame populum frumentojuverat, ingressa est Jerosolymam urbem trinominem, Jebus, Salem, Jerusalem, quæ ab Ælio postea Hadriano, de ruinis et cineribus civitatis in Æliam suscitata est. » D'ailleurs, la route par laquelle Paule entra à Jérusalem et qui passait à côté du monument d'Hélène, en le laissant à main gauche (lorsqu'on marchait vers les remparts), est celle de Naplouse, et la porte de Damas s'appela fort longtemps *la porte des Pèlerins*, parce que c'était par là qu'arrivaient jadis les voyageurs venant visiter la Ville Sainte¹.

Eusèbe² parle également des *stèles remarquables* d'Hélène, qu'on voyait de son temps en dehors et dans les faubourgs d'Ælia. Ces stèles étaient sans doute les trois pyramides citées par Fl. Josèphe.

M. de Saulcy avait, lui aussi, cru reconnaître l'emplacement du tombeau de la reine d'Adiabène sur un plateau rocheux situé au nord-nord-ouest de la porte de Damas, à 250 mètres de distance environ. Là s'ouvre une sorte de sépulture que M. de Barrère, puis M. Pierrotti, proposèrent d'identifier avec le monument en

1. Au xvi^e siècle on appelait encore la porte actuelle de Damas : *porte des Pèlerins* ou *porte de Saint-Étienne*.

2. Eusèbe, *Hist. ecclésiast.*, liv. II, chap. XII.

question. Mais nous sommes toujours loin des 3 stades de Josèphe, et l'opinion de ces savants n'a pas prévalu.

En résumé, l'emplacement des *stèles d'Hélène*, comme l'écrit Eusèbe, est encore à trouver.

Mais ne pourrait-on pas voir dans l'hypogée des R. P. Dominicains le tombeau, soit des Hérodes, soit des Asmonéens, soit d'Alexandre Jannée, soit du grand-prêtre Jean¹? Nous ne le croyons pas.

1° Nous savons par Josèphe que les princes de la dynastie des Hérodes avaient leur sépulture près du Birket Mamillah actuel (jadis : piscine des Serpents ou piscine supérieure d'Ézéchias). « Titus, nous dit l'historien juif, fit déblayer et aplanir le terrain compris depuis le Scopus *jusqu'aux monuments d'Hérode*, situés près de la piscine des Serpents. » Cinq caveaux funéraires existent encore en ce lieu, sous un amas de décombres. Quant à Hérode le Grand, il avait été enterré à Hérodium; notre hypogée n'est donc pas le tombeau des Hérodes.

2° Serait-ce le tombeau des Asmonéens, princes ou grands-prêtres qui vécurent avant Hérode? A vrai dire, on ne sait rien de positif sur le lieu de leur sépulture; mais on n'a rien trouvé dans l'hypogée de saint Étienne qui puisse faire soupçonner qu'il était destiné à contenir leurs dépouilles mortelles.

3° Le tombeau d'Alexandre Jannée était situé sur les pentes de Bézétha, *vis-à-vis* la tour Antonia et le portique nord du Temple. Il n'y a donc aucun rapport entre lui et l'hypogée dont nous parlons.

4° Le grand-prêtre Jean, cinquième pontife suprême des Juifs depuis le retour de la captivité, était le père de Yaddous qui reçut dans la Ville Sainte Alexandre le Grand. Josèphe nous apprend que son monument funèbre s'élevait entre la tour Pséphina et la piscine Amygdalon, actuellement Birket Hammam-el-Batrack ou Bain du Patriarche, c'est-à-dire dans une direction tout autre que celle de notre hypogée.

1. Cf. Fl. Josèphe, *Guerre des Juifs*, liv. V, chap. III.

De plus, parlant des tombeaux du grand prêtre Jean et d'Alexandre Jannée, Josèphe dit positivement qu'ils ont été enclavés dans la troisième enceinte. Nous ne pouvons donc, en aucune façon, identifier l'hypogée avec l'un d'eux, pas plus qu'il n'est admissible de reconnaître le sépulcre d'Alexandre Jannée dans la Grotte de Jérémie.

Reste à savoir si nous sommes en présence d'un monument chrétien. On ne peut l'affirmer, mais la chose est possible.

Une remarque curieuse, c'est la ressemblance extraordinaire qu'il y a, comme plan et comme étendue, entre l'excavation funéraire dont nous parlons et les anciens hypogées d'Alexandrie d'Égypte qui ne remontent pas probablement au delà des premiers siècles de l'ère chrétienne. Ces derniers ont servi de sépultures aux adeptes de la secte des *Ophites* qui adoraient un serpent. Peut-être existaient-ils déjà avant eux.

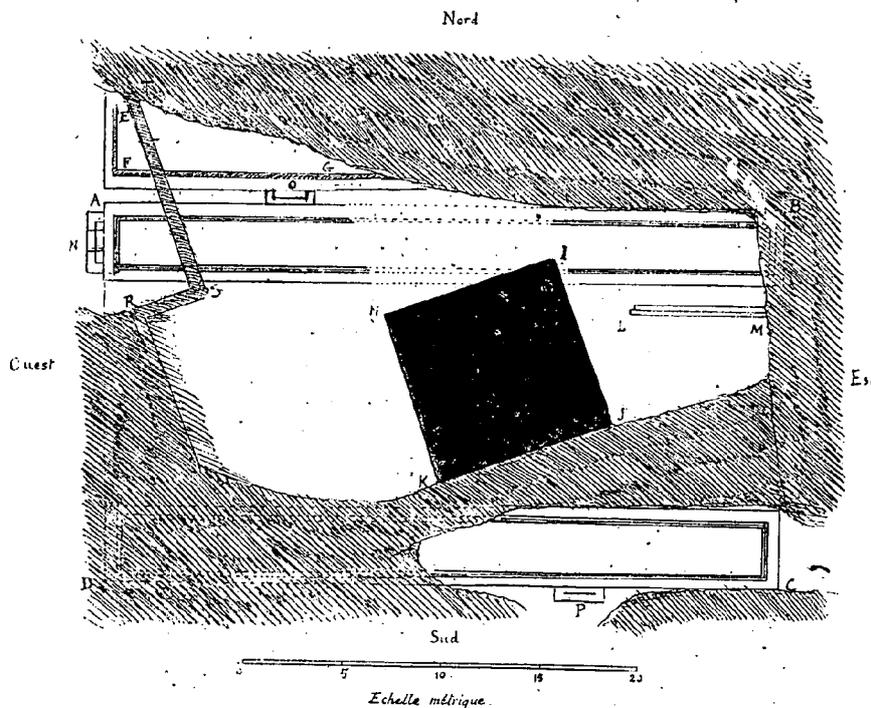
Ce qu'il y a de certain, c'est que, dans tous les environs immédiats de l'hypogée des Pères Dominicains, on a retrouvé un grand nombre de tombes chrétiennes, à fleur de terre, qui attestent tout au moins que cet endroit était un lieu de sépulture fort recherché des premiers chrétiens¹.

D'autre part, rien ne peut prouver que nous soyons en présence d'une crypte dépendant de la basilique d'Eudoxie : il semble, au contraire, que tout révèle ici un travail bien antérieur. Il se pourrait que ce fût un ancien sépulcre juif de l'époque, ou à peu près, du Christ, qu'on a utilisé ensuite. En tout cas, ce serait alors la sépulture d'une famille quasi royale ; car on ne saurait admettre que jamais un simple particulier ait pu faire creuser pour lui et les siens un tombeau aussi vaste.

Il y a une distance très appréciable entre l'hypogée et le *moustier*

1. De l'autre côté du chemin qui contourne la propriété de Saint-Étienne, au sud et au sud-est, on a relevé, parmi de nombreuses tombes, celles de plusieurs évêques, reconnaissables à la croix double qui les orne. Derrière la chapelle ou Moustier des Croisés, il y a également bon nombre de sépultures chrétiennes marquées de la croix, soit gravée dans la pierre, soit peinte en rouge. Il y aurait un travail bien intéressant à faire sur les tombeaux qui enserraient la Ville Sainte comme dans un réseau de monuments funèbres.

(ou chapelle) élevé par les Croisés non loin des ruines de la basilique d'Eudoxie, moustier dont on connaît les restes et les sous-bassements, et près duquel on a mis au jour, sous plus de quatre mètres de décombres, une immense mosaïque, fort bien conservée, qui semble indiquer l'emplacement même de l'antique édifice.



Fouilles de la basilique de Saint-Étienne, à Jérusalem.

- ABCD. Pavage en mosaïque.
- EFG. Angle d'une seconde mosaïque de même style.
- HIJK. Citerne.
- LM. Marches de marbre rouge.
- NOP. Seuils de portes.
- RST. Constructions postérieures à la mosaïque.

Tout auprès de cet admirable pavage, dégagé aujourd'hui sur une étendue considérable, on a trouvé encore en place deux marches de marbre rouge qui régnaient peut-être devant le sanctuaire.

Les cubes de la mosaïque ont 1 centimètre carré : le blanc, le

noir et le rouge sont les couleurs dominantes. Dans la torsade des encadrements, les bandes sont alternativement rouge, jaune et bleu. Des guirlandes de grenades qui se croisent forment des panneaux dont le milieu est occupé par un ornement en forme de croisillon. L'ensemble est on ne peut plus harmonieux et l'éclat des couleurs est étonnamment bien conservé¹.

L'étendue totale de la surface ainsi décorée est de 34 mètres sur 19. Ça et là des murs assez importants, des constructions postérieures et des terres amoncelées n'ont pu être encore déblayés entièrement. Sur certains points, on avait même établi jadis de vastes citernes, actuellement remplies de terre². Au nord-ouest, sur le même alignement et au même niveau, commence une autre mosaïque reproduisant, dans un cadre différent, la même ornementation de grenades et de croisillons. On ne peut savoir encore jusqu'où elle s'étend : de nouvelles fouilles pourront seules nous édifier à cet égard.

Au cours des travaux entrepris pour déblayer ces derniers vestiges de la basilique, on a trouvé parmi les décombres une petite colonne de marbre gris, brisée en deux, haute de moins de trois mètres ; un fragment de grand chapiteau d'ordre composite, et divers débris de marbre sculpté ayant bien le caractère de l'époque d'Eudoxie³.

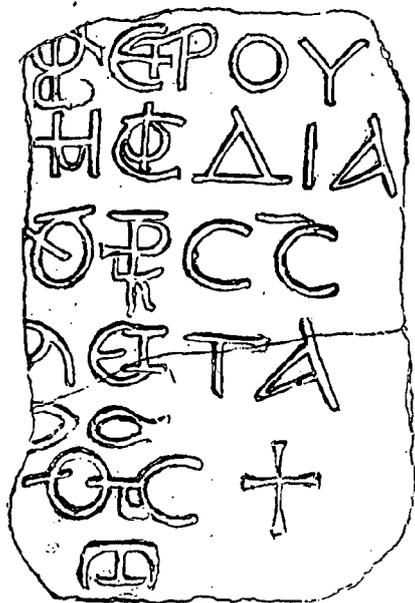
La chapelle qui s'élevait entre la mosaïque et la route, et qui doit être le *moustier* des Croisés, est toujours dans l'état où l'ont mise les premières recherches. On n'y a rien découvert de plus

1. Voir l'article du P. Germer-Durand dans le numéro du *Cosmos* du 17 mars 1883.

2. Trois seuils, attenant à la mosaïque, prouvent par leur disposition que deux des portes s'ouvraient de dedans en dehors et une de dehors en dedans. Ils pourront servir à déterminer la position des anciens murs du monument, aujourd'hui complètement détruits. On ne sait pas quel était le pavage de la nef du milieu : peut-être une portion était-elle simplement recouverte de dalles en marbre posées sur le roc. (Voir la *Revue archéologique*, numéro de juin 1886, p. 371-372.)

3. Il y a, paraît-il, une certaine analogie entre les mosaïques de Saint-Etienne et celles de l'église de Sainte-Croix, près Jérusalem. On trouve des deux côtés mêmes encadrements à torsade, mais beaucoup moins fins à Sainte-Croix qu'à Saint-Étienne, et surtout moins variés de couleurs.

qu'une inscription brisée, digne, toutefois, d'attirer l'attention des archéologues. Le P. Germer-Durand en a essayé la restitu-



tion, et nous devons dire que la traduction qu'il en donne, si elle n'est pas certaine, est du moins fort ingénieuse. Le caractère est plus ancien que celui de l'épithaphe du diacre Euthyme, et les lettres sont croisées ou enchevêtrées les unes dans les autres, ce qui en complique singulièrement la lecture.

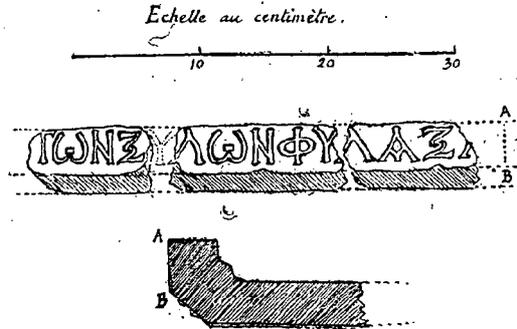
Voici la traduction proposée par le P. Germer-Durand : ...φερουσα πενητηρη στεφανου διακονου του Χριστου σωτηρος λιθοβολειτα (?) αναπαυσεως (?) τοπος + Α — Ω.

....portant (?) les restes lapidés d'Etienne, diacre du Christ sauveur. — Lieu du repos (?) + Α — Ω.

Le P. Germer-Durand fait, d'ailleurs, toute espèce de restrictions pour la version qu'il propose ; les deux premières lettres Φ et Ε contiennent « une série de lignes supplémentaires qui en font de véritables monogrammes » dont il n'a pas trouvé la solution.

Dans toute l'étendue des fouilles, on a relevé plusieurs fragments d'inscriptions brisées. Trois morceaux de marbre, qui semblent provenir d'un rebord de table ou d'autel, forment, en se rapprochant, les trois mots suivants : τῶν ξύλων φύλαξ, *gardien des tables*. On connaît certains autels anciens dont l'intérieur était légèrement creusé et dont les rebords portaient aussi une inscription. Ne seraient-ce pas les débris de l'autel dédié jadis au proto-martyr dans la basilique d'Eudoxie ? Car il ne faut pas

oublier que les diacres étaient spécialement préposés à la surveillance des autels et à la distribution des aumônes¹ : τῶν ξύλων φύλαξ, *gardien des tables*. On a pu vouloir rappeler ici ces fonc-



tions ; en tout cas, les lettres peuvent fort bien être de l'époque d'Eudoxie, et le bord supérieur de ces fragments porte encore la marque des coups qui les ont brisés.

Un autre reste informe de grande inscription, dont les lettres n'ont pas moins de 10 centimètres de hauteur, prouve qu'il y avait en cet endroit de nombreuses et importantes épitaphes. En somme, on ne peut guère mettre en doute que les Pères Dominicains possèdent l'emplacement de la basilique d'Eudoxie. Les débris de marbres précieux, les restes de sculpture, les tronçons d'énormes colonnes, et par-dessus tout l'immense mosaïque qui devait être le pavage du monument, tout concourt à prouver qu'en ce lieu s'élevait un édifice des plus considérables, et il n'est pas admissible qu'on ait jamais pris la peine d'apporter là, sans raison, de pareilles masses de matériaux. Il faut donc conclure qu'elles sont à leur place d'origine².

1. Τραπεζῶν ἐτάγη Διάκονος, καὶ τερασίων ἀνεδείχθη ἐργάτης. « Diacre, il fut préposé aux tables et devint faiseur de miracles. » (Saint Jean Chrysostôme, *Opera*. Paris, Cramoisy et Étienne, 1624, t. VI, p. 329.)

2. Les clichés des inscriptions et de la grande mosaïque du domaine de Saint-Étienne de Jérusalem ont été faits sur les dessins et plans du P. Germer-Durand ; nous les tenons du journal *Le Cosmos*, qui a bien voulu nous les prêter.

Avant de suivre pas à pas, à travers les âges, les destinées des monuments divers élevés sur le lieu même du martyr de saint Étienne, nous avons cru intéressant de raconter en quelques mots la vie de l'impératrice Eudoxie. C'est presque un roman qui nous permet de présenter aux lecteurs une peinture des mœurs étranges de cette époque tourmentée.

Fille d'un philosophe athénien nommé Léonce, Athénaïs, sous la direction de son père, devint en peu de temps des plus habiles dans les belles-lettres, la philosophie et les mathématiques, au point, disent ses biographes, qu'il y eut peu de personnes de son siècle pouvant lui être comparées. Sa beauté ne la mettait pas moins en vue que son savoir et son éloquence.

Son père, en mourant, estimant que les grâces de sa personne et les richesses de son esprit suffiraient amplement à faire sa fortune, la déshérita complètement, laissant tout son avoir à ses deux fils.

Athénaïs ne fut pas de son avis. S'élevant contre les dernières volontés de son père, elle vint à Constantinople porter ses plaintes et ses réclamations à Pulchérie, sœur de l'empereur Théodose II le Jeune, laquelle fut frappée de l'intelligence et du savoir de la jeune Grecque. Charmée et entièrement conquise, la princesse retint à la cour la fille de Léonce et bientôt la traita comme son enfant d'adoption.

C'était précisément l'époque où Pulchérie cherchait à marier l'empereur son frère, désirant surtout pour lui une femme accomplie, et résolue à sacrifier la naissance aux talents et aux qualités solides du cœur et de l'esprit. Elle crut qu'Athénaïs était digne en tout point de partager avec Théodose le sceptre de l'empire ; mais, comme sa religion était un obstacle à la réussite de ses projets, elle fit instruire la jeune fille dans la doctrine chrétienne par le patriarche Atticus, qui la baptisa bientôt, en changeant son nom d'Athénaïs en celui d'Eudoxie.

Théodose, qui entendait à tout propos sa sœur vanter la beauté et les mérites de sa protégée, désirait ardemment la connaître. Un jour, il vint sous un déguisement chez Pulchérie, y vit la

belle Athénienne, se prit d'une violente passion pour elle, et finalement l'épousa (421). Le vieux Léonce avait vu juste.

Les frères de la nouvelle impératrice, ayant appris sa subite élévation, furent saisis de crainte, persuadés qu'elle n'avait qu'un désir: se venger d'avoir été déshéritée en leur faveur. Loin de là, Eudoxie les fit rechercher et les éleva aux premières dignités de l'empire.

Parvenue, par suite d'un concours de circonstances aussi extraordinaires, au faite des grandeurs, Eudoxie ne délaissa pas les études qui l'avaient passionnée dans sa jeunesse. Photius cite avec éloge une paraphrase en vers des huit premiers livres de l'Ancien Testament qu'elle écrivit vers cette époque, ainsi que la *Légende de saint Cyprien* et un panégyrique de Théodose le Grand¹.

Pleine de zèle pour sa nouvelle religion, elle voulut faire le pèlerinage de Jérusalem, prononça, en traversant Antioche, un éloquent discours devant le Sénat assemblé, et, si l'on en croit les auteurs du temps, rapporta de Palestine à Constantinople, les chaînes de saint Pierre, le bras droit et d'importantes reliques de saint Étienne², et le vénérable portrait de la Vierge attribué à saint Luc.

L'entente la plus parfaite commença par régner entre la jeune impératrice et Pulchérie; mais, s'il est malaisé que, dans la vie ordinaire, l'union entre deux femmes subsiste longtemps, à plus forte raison est-ce une rareté sur les marches du trône. L'ambition de gouverner l'empire et l'empereur se glissa peu à peu dans le cœur d'Eudoxie; Pulchérie s'en aperçut vite et défendit son autorité; la lutte entre les deux princesses fut envenimée par les menées du favori de Théodose, l'eunuque Chrysaphius, et la cour, partagée en deux camps rivaux, fut bientôt livrée à l'intrigue et à l'ambition.

Enfin Pulchérie l'emporta. Toujours entourée d'une suite

1. Eudoxie a fait, en outre, un *Centon* d'Homère (Bibliothèque des Pères). C'est une *Vie de J.-C.* composée avec des vers de l'*Iliade* et de l'*Odyssee*.

2. Certains chroniqueurs disent même le corps entier du proto-martyr.

nombreuse de sàvants et de lettrés; Eudoxie semblait préférer entre tous un certain Paulin, plus aimable ou plus ingénieux que les autres. Il n'en fallut pas davantage pour éveiller des soupçons sur sa conduite, et Théodose, circonvenu, en conçut une jalousie extrême.

Un jour que la jeune impératrice avait reçu de son époux un fruit superbe, elle le donna à Paulin, qui, par crainte, alla le porter à l'empereur, en lui disant de qui il le tenait. Théodose, furieux, s'en vint sans plus tarder chez Eudoxie et lui demanda ce qu'elle avait fait du fruit qu'il lui avait envoyé; sur sa réponse qu'elle l'avait mangé, il le lui mit sous les yeux; puis, entrant dans un accès de colère indicible, il lui reprocha son infidélité, donna l'ordre de tuer sur l'heure Paulin, alors maître des Offices, exila Cyrus, préfet du Prétoire d'Orient, congédia tous les officiers de la maison de l'impératrice, et la réduisit à l'humble situation d'où l'avait tirée un coup inespéré de la fortune. A la suite de tous ces revers, la malheureuse Eudoxie, injustement calomniée, demanda et obtint l'autorisation d'aller se fixer à Jérusalem.

Mais, là encore, la haine de l'empereur la poursuivit impitoyablement : toujours soupçonnée et entourée d'espions, elle eut la douleur de voir conduire au supplice deux religieux, dont le seul crime était son amitié. Irritée par un aussi sanglant affront, elle vengea leur mort en faisant assassiner le comte Saturnin, leur meurtrier, et cet acte de violence sembla justifier jusqu'à un certain point l'accusation portée contre elle.

Pourtant, lorsqu'elle mourut en 460, à l'âge de soixante-sept ans, après seize années d'exil et onze ans passés à Jérusalem, elle protesta encore hautement contre l'injustice dont elle avait été victime et contre les infâmes calomnies répandues sur son compte.

En arrivant en Palestine, chassée de Constantinople, Eudoxie s'était laissé séduire par les théories du moine Théodose, qui lui avait fait embrasser les erreurs et les doctrines d'Eutychès. Plus tard, touchée par les lettres que lui écrivit à ce sujet saint

Siméon Stylite, et par les exhortations de saint Euthyme, elle rentra dans le giron de l'Église, abjura l'hérésie et passa la fin de ses jours dans la piété, les bonnes œuvres et la culture des lettres¹.

Parmi les monuments dont la pieuse impératrice se plut à embellir la Ville Sainte, durant son temps d'exil², afin de rappeler aux générations futures les événements qui s'y étaient succédés, le plus important et le plus magnifique fut, sans contredit, la splendide basilique qu'elle fit élever au nord de la porte actuelle de Damas en l'honneur de saint Étienne, à la place même où la tradition rapportait que Saul avait présidé à la lapidation du saint diacre³.

« Étienne, dit le prêtre Lucien qui écrivait sous le règne d'Honorius (395-423), et dont le témoignage fut tenu pour vrai par toute la primitive Église, fut lapidé par les Juifs et les princes

1. Sa fille Eudoxie, épouse de Valentinien III, visita aussi Jérusalem et y fit de nombreux et magnifiques présents. Forcée d'épouser le meurtrier de son époux, Maxime (455), elle appela à son aide, pour se venger, Genséric et ses Vandales, qui ravagèrent Rome pendant quatorze jours et emmenèrent captives en Afrique Eudoxie elle-même avec ses deux filles, Eudoxie et Placidie. A force d'instances, Marcien et Léon obtinrent à grand'peine des barbares le retour à Constantinople de ces malheureuses femmes, après sept années de captivité. Quant à Pulchérie, après la mort de Théodose II (450), elle épousa Marcien, à la condition formelle qu'il ne contreviendrait en rien au vœu qu'elle avait fait en consacrant à Dieu sa virginité. Elle mourut en 453, âgée de cinquante-quatre ans, et fut plus tard canonisée.

Saint Euthyme, dit le Grand, d'abord supérieur général des monastères de Mélite, en Arménie, devint ensuite le chef d'une multitude de solitaires en Palestine. Défenseur éloquent de la foi au concile de Chalcédoine (451), il aida puissamment à faire condamner les erreurs d'Eutychès, et eut pour disciples les plus illustres anachorètes de son temps; si l'on en croit ses biographes, il fit de son vivant un grand nombre de miracles. On le regardait comme l'oracle de l'Église d'Orient. Il mourut le 20 janvier 472 ou 473, âgé de près de cent ans.

Sur la vie d'Eudoxie, cf. Villefore (*Vie d'Eudoxie*); Socrate le Scholastique, Evagre, Nicéphore, saint Cyrille, en la vie d'Euthymius, rapportée par Surius au 20 janvier, et Baronius. Sur saint Euthyme, voir saint Cyrille, Baronius, A. C., 451, 455, 457, *Hist. du Bas-Empire* par le comte de Ségur, *Dictionnaire* de Moréry, 1644.

2. Plusieurs auteurs attribuent également à Eudoxie une grande part dans la fondation de l'église Sainte-Anne de Jérusalem.

3. Étienne, l'un des sept diacres choisis par les Apôtres, l'an 33 ap. J.-C., avait été élevé dans l'école même de Gamaliel.

des prêtres pour sa foi au Christ, hors la porte qui est au nord et qui va à Cédar. Sur l'ordre des chefs impies de la nation, son corps demeura là un jour et une nuit. » Lucien ajoute que les premiers chrétiens recueillirent les restes du martyr par ordre de Gamaliel, et les transportèrent secrètement à Caphar-Gamala¹.

Il nous semble qu'il est impossible de désigner plus clairement que ne le fait ce texte la *porte de Damas*, Cédar étant au-dessus

1. C'est au même Lucien que Gamaliel apparut, dit-on, pendant son sommeil, le 3 décembre 415, et révéla l'endroit où étaient les restes de saint Étienne. On retrouva effectivement le corps du proto-martyr dans un lieu appelé *Debatatia*, ainsi que l'avait annoncé Gamaliel : Jean, évêque de Jérusalem, Eutonius et Eleuthère, évêques de Sébaste et de Jéricho, étant présents.

Dès que le bruit de cette découverte fut parvenu aux oreilles du monde chrétien, plusieurs églises d'Europe et d'Afrique demandèrent avec instances et obtinrent des reliques du premier martyr. Nous citerons entre autres : Ancône, Minorque, où elles furent apportées par Paul Orose, Calame (en Numidie), Hipponne, où elles furent l'objet d'un culte tout particulier de la part de saint Augustin ; Besançon, Metz, Paris, et plus tard Longpont, où l'on conserve dans un tube en cristal un ossement du saint diacre obtenu par l'influence du cardinal de Richelieu, dont le secrétaire était grand prieur commendataire de Longpont. Sainte Hélène, la pieuse mère du grand Constantin, donna à Besançon la dalmatique du saint, et Théodose, en 446, l'os d'un bras ; ces reliques furent détruites en 1793. En 1832, le cardinal de Rohan, archevêque de Besançon, rapporta de Rome, dans sa ville épiscopale, une importante relique du proto-martyr qu'on y peut voir encore. Saint Grégoire de Tours cite l'oratoire de Saint-Étienne de Metz comme un des plus célèbres pèlerinages des Gaules par son antiquité et ses miracles ; on y vénérât alors (vi^e siècle) un caillou ayant servi à la lapidation du premier martyr et une fiole de son sang. Seul, cet oratoire fut épargné lors du sac de la ville par les Huns, ce qui fut regardé comme un vrai miracle. Au xi^e siècle, nous voyons Thierry II donner à Saint-Étienne de Metz un bras du saint diacre, et, en 1379, Thierry Bayer de Boppard faire don au même sanctuaire du *chef* du proto-martyr qu'il tenait de l'empereur Charles IV, à qui Urbain V l'avait remis antérieurement. Aujourd'hui, il n'y a plus à Metz que le caillou et quelques ossements peu importants. Quant à Paris, il paraît, d'après des lettres patentes du roi Childébert données en 558 et divers autres titres, que la cathédrale de cette ville portait alors, avec le nom de Notre-Dame, celui de Saint-Étienne, premier martyr, dont elle possédait des reliques insignes. Il y avait également, (toujours à Paris,) fort près de la cathédrale et sur la place même qui était devant, une autre église dédiée aussi à saint Étienne, et qu'on nommait, à cause de son antiquité, *Saint-Étienne-le-Vieux* ; c'est dans cette dernière église que le sixième concile de Paris s'assembla sous l'empereur Louis le Débonnaire (829).

Saint-Étienne-le-Vieux a subsisté jusqu'au temps de l'évêque Maurice (de Sully, 1160-1196) qui le fit démolir pour donner à l'enceinte de la cathédrale l'étendue qu'elle a aujourd'hui. Les ornements et les vases sacrés de Saint-Étienne-le-Vieux furent versés dans le trésor de la cathédrale. Eudes ou Odon

de *Panéas*, à droite de la route de Damas. Il n'y a pas d'équivoque possible à ce sujet.

Dès 415, le corps du proto-martyr avait été rapporté de Caphar-Gamala dans un oratoire qui lui était dédié et s'élevait à gauche de l'église principale du mont Sion¹.

C'est vers 450 que commencèrent les travaux de la basilique qu'Eudoxie avait résolu d'élever à la mémoire de saint Étienne, près du lieu où il avait été lapidé. Ce monument, pour la magnificence duquel rien n'avait été épargné, ne fut consacré qu'un an à peine avant la mort de l'impératrice, qui y fut enterrée (460). Par ses soins, les reliques du saint diacre furent placées dans le nouvel édifice.

Que restait-il alors à Jérusalem du corps de saint Étienne? Il est difficile de le savoir exactement. Toutefois, il semble probable que la plus grosse portion, sinon tout, avait été apportée à Constantinople en 439, lors du premier voyage d'Eudoxie dans la Cité de David. Plus tard, sous Pélasge I^{er}, vers 557, nous savons que presque toutes ces reliques étaient à Rome et furent déposées, par les soins de ce pontife, à côté des restes du saint diacre Laurent, dans la confession de la basilique de *San Lorenzo fuori le mura*.

Ce qu'il y a de certain, c'est qu'en 1204, il ne restait plus à Constantinople que quelques parcelles des ossements du proto-martyr; ce qui explique pourquoi les listes impériales et tous les documents de translation de la quatrième croisade ne parlent que de reliques isolées, peu considérables et assez rares de saint Étienne.

« Eudoxie, dit Évagre (v^e siècle), étant venue à Jérusalem,

de Sully, successeur de Maurice (1197), rendit une ordonnance pour rétablir dans l'église de Paris l'ancienne solennité des fêtes et des offices de saint Étienne. A sa mort (1208), il fut inhumé dans sa cathédrale.

Consultez : les Petits Bollandistes au 3 août et au 26 décembre; Bréviaire de Paris (traduit en français), Paris, 1742.

(Maurice, né à Sully-sur-Loire, n'avait aucun lien de parenté avec Odon de Sully.)

1. Voir la *Palestine*, par le baron Ludovic de Vaux, p. 237, 238. Paris, Leroux, 1883.

fit construire un temple remarquable par sa splendeur, à la mémoire de saint Étienne, premier diacre et martyr. C'est dans ce même temple que fut ensevelie l'impératrice, après sa mort. » Le même historien dit ailleurs que des moines vivaient en communauté dans un couvent, sans doute annexé à la basilique. Il appelle *maximum phrontisterium* l'ensemble de la fondation de l'impératrice.

« Après sa conversion; lisons-nous dans la *Vie des Pères du Désert*, l'impératrice Eudoxie ayant élevé le monastère de Saint-Étienne, près de Jérusalem, à l'endroit où l'on croyait que le saint avait été lapidé, le dota de revenus considérables et plaça à sa tête, comme abbé, saint Gabriel de Cappadoce. Après sa mort, on éleva un tombeau à saint Gabriel dans l'église de Saint-Étienne, et les nombreux miracles qui s'y accomplirent le rendirent bientôt célèbre. »

On pourra se faire une idée approximative de l'immensité de la basilique d'Eudoxie par ce fait que Jean, patriarche de Jérusalem, voulant condamner les erreurs de Nestorius et d'Eutychès, et ayant convoqué un synode dans la Ville Sainte, dix mille personnes répondirent à son appel et s'assemblèrent dans la basilique de Saint-Étienne, l'église de la Résurrection, qui était la cathédrale, se trouvant trop petite pour tant de monde (518)¹.

Si Évagre ne précise pas davantage la position de l'édifice construit par les ordres d'Eudoxie, du moins les historiens et les pèlerins des premiers siècles nous l'indiquent-ils surabondamment.

C'est d'abord Théodore qui, en 530, écrit que « saint Étienne a été lapidé hors la porte de Galilée. On voit là l'église que fonda en son honneur l'impératrice Eudoxie, épouse de l'empereur Théodose. » Plus loin, il appelle la porte de Galilée *porte Saint-Etienne*.

Antonin de Plaisance (570) rapporte également qu'Eudoxie construisit la *basilique et le sépulcre de saint Etienne*, et qu'elle

1. Cf. *Vie de saint Sabas, abbé de la Laure de ce nom*.

avait son propre tombeau près de celui du proto-martyr. « Ils ne sont qu'à six pas l'un de l'autre, ajoute-t-il. Or, saint Étienne repose à la porte, à un jet de flèche de la route; cette porte est appelée de son nom. Ce tombeau est sur la route qui regarde l'occident et mène à Joppé et à Césarée de Palestine ou à la ville de Diospolis, appelée autrefois Azot. » Malgré l'obscurité relative de ce texte, il semble qu'Antonin a dû avoir en vue la route qui, partant de la porte actuelle de Damas, s'en va à Lydda par Béthoron.

Est-ce Chosroës (614) ou les Arabes qui ruinèrent la basilique d'Eudoxie? On ne sait. Mais à coup sûr, au VII^e siècle elle ne devait plus être debout, car il n'en est pas fait mention dans la relation d'Arnulphe (670). Ce dernier dit seulement qu'on lui montra le lieu de la lapidation de saint Étienne, non loin de la porte de ce nom et en dehors des murs.

Du VII^e au XI^e siècle, les récits des voyageurs parlent de la porte de Saint-Étienne et de l'ancien tombeau du premier martyr sur le mont Sion; quelques-uns en concluent que là avait été lapidé le saint diacre. Quand et comment la tradition du lieu du supplice de saint Étienne se faussa-t-elle, et comment en arriva-t-on à montrer, jusqu'à ces dernières années, sur les pentes orientales de la vallée du Cédron, près de Bab-Sitti-Miriam (Porte de Josaphat), le lieu de la lapidation du proto-martyr? Nul ne le saura sans doute jamais.

Quoi qu'il en soit, à leur arrivée dans la Ville Sainte, les Croisés ne trouvèrent plus qu'un monceau de ruines marquant la place de l'édifice grandiose d'Eudoxie. Lorsqu'ils vinrent mettre le siège devant les remparts de Jérusalem, les compagnons de Godfroy de Bouillon campèrent, « en face la porte Saint-Étienne, au nord de la ville, ainsi appelée de ce que ce saint fut lapidé en dehors de cette porte » (1099)¹.

« Le duc et comte de Flandre et le comte de Normandie, dit Raymond d'Agiles, assiégèrent la ville du côté du nord,

1. Le plan de Bruxelles place l'église Saint-Étienne en face de la porte du même nom.

depuis l'église Saint-Étienne, laquelle est presque au point central du mur septentrional de la ville, jusqu'à la tour angulaire qui est voisine de la tour de David. »

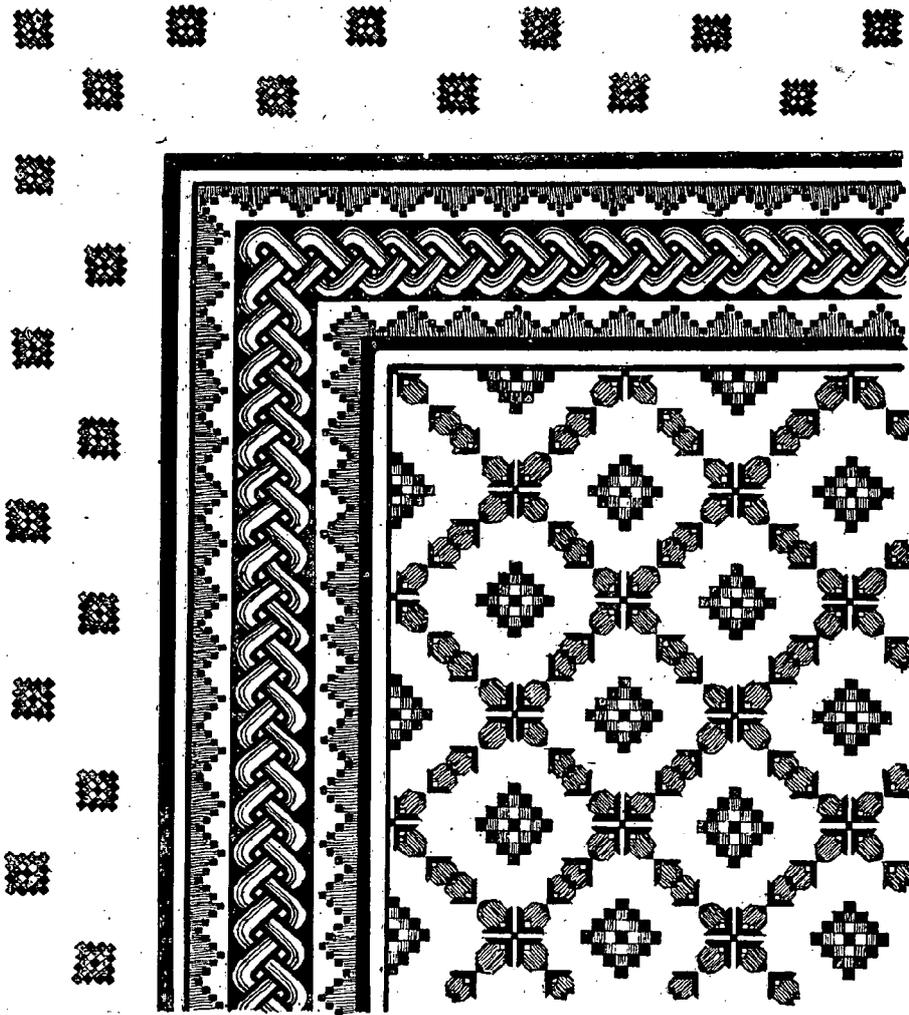
Au temps de Sewulf (1102), l'église n'était toujours pas rebâtie. « Sur le lieu de la lapidation de saint Étienne, dit-il, hors la muraille de la ville, à deux ou trois jets d'arc-baliste, on avait construit une fort belle église qui se trouvait au nord de la ville; elle est encore en ruines, depuis qu'elle a été démolie par les païens. »

Quant à Albert d'Aix, il parle d'un *oratoire* existant de son temps au milieu des décombres de l'antique basilique. Mais il ne dit pas si c'étaient les Croisés qui l'avaient élevé, ou si cette construction était antérieure à leur venue.

L'higoumène russe Daniel, arrivant à Jérusalem par la route de Béthoron, en 1113, nous parle le premier de l'église du protomartyr saint Étienne, *qu'il laisse à main gauche...* « C'est en ce lieu, dit-il, que le saint archidiaque fut lapidé par les Juifs; *on y voit son tombeau*. Plus loin, près des murs de la ville, se trouve à la distance d'un jet de pierres une montagne rocailleuse et aplatie... », sans doute la partie supérieure de la Grotte de Jérémie. D'où l'on peut inférer que ce fut pendant les dix années qui précéderent la venue à Jérusalem de l'higoumène Daniel que fut relevée par les Croisés l'église de Saint-Étienne.

En 1187, à l'approche de Saladin, les Croisés rasèrent d'eux-mêmes l'église et le couvent de Saint-Étienne, dans la crainte qu'en raison de leur proximité des remparts ils ne puissent favoriser les approches de l'ennemi. La *Citez de Jhérusalem* rapporte ce fait tout au long, et ajoute que l'« asnerie de l'hospital ne fut pas abattue comme le *moustier* de monseigneur saint Étienne le Martyr »; après l'occupation de la ville par les musulmans, elle servit d'hospice pour les pèlerins.

Depuis lors, l'église Saint-Étienne n'a jamais été relevée de ses ruines. En 1211, Ville de Brande, et en 1217, Thietmar parlent encore « des ruines de l'église et du couvent de Saint-Étienne, élevés hors des murs de la ville, à l'endroit où il était de tradition



MOSAÏQUE DE L'ANCIENNE BASILIQUE DE SAINT-ÉTIENNE

A JÉRUSALEM

que le premier martyr eût été lapidé. » Puis, le silence se fait, profond, absolu ; toute trace de ruines et jusqu'à la tradition disparaissent entièrement.

Comme conclusion, et pour nous résumer, nous dirons que les Pères Dominicains possèdent, dans leur domaine de Saint-Étienne, deux groupes de monuments anciens du plus haut intérêt :

1° Le groupe de tombeaux, dont le plus important est l'antique hypogée, auquel il est impossible, jusqu'à présent, d'assigner une date précise, et dont on ne peut, jusqu'à nouvel ordre, reconnaître la destination primitive.

2° La grande mosaïque avec les débris et les ruines qui l'entourent, établissant, ce nous semble, presque jusqu'à l'évidence, que là s'élevait la fameuse basilique édifiée par Eudoxie en l'honneur de saint Étienne. Et, tout auprès, les restes d'un *moustier* ou chapelle, construit sans doute par les Croisés, et également dédié au proto-martyr ; restes, entourés de décombres de toutes sortes, qui doivent probablement recouvrir l'emplacement du *couvent* et de l'*asnerie*, dont parlent les chroniqueurs du moyen âge.

Qu'il nous soit permis, en terminant, de rendre un hommage ému au R. P. Mathieu Lecomte, à l'homme de valeur et de cœur qui repose aujourd'hui dans cette propriété de Saint-Étienne qu'il s'était plu à créer et qu'il avait su acquérir à la France.

Souhaitons qu'on comprenne enfin tout l'intérêt qui s'attache pour notre pays à ces intéressantes recherches et qu'on vienne efficacement en aide aux Pères Dominicains, dont les ressources sont insuffisantes pour achever des fouilles qui ont déjà donné des résultats si précieux et si importants.

Baron LUDOVIC DE VAUX.

Paris, avril 1888.
